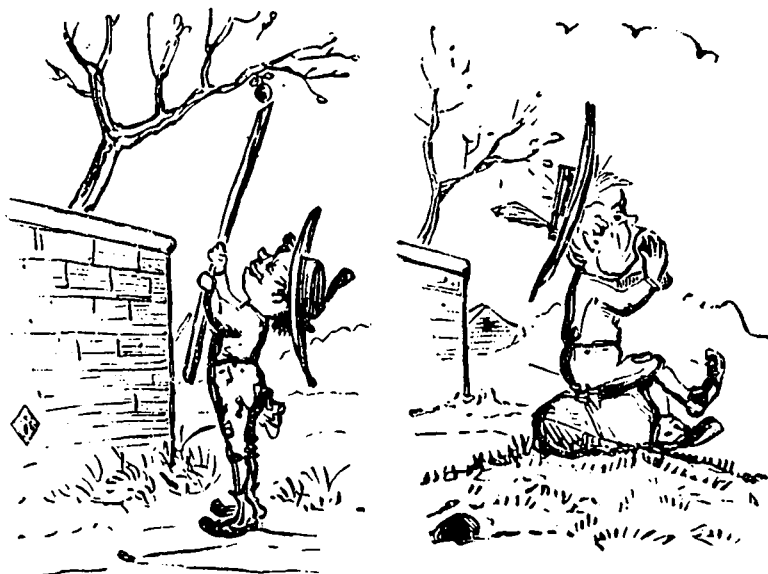


PAUVRE TOTO !



I
Une toute petite pomme verte si facile à amener : ...

II
... à peine une bouchée ou deux ; ...

CHRONIQUE

Avec la guerre du Transvaal nous était venue une avalanche de livres de toutes sortes sur ce pays, ses habitants, ses mœurs et habitudes.

Et voici que l'imbroglie chinois nous procure la publication de plus nombreux ouvrages. Les uns sont des rééditions, mais le plus grand nombre, des nouveautés qui semblaient attendre l'heure propice pour se présenter au public.

In Pays des Pagodes, par M. A. Raquez, est de cette dernière catégorie. Les revues littéraires nous en font connaître les principaux chapitres.

L'ouvrage paraît avoir été écrit dans un grand esprit de sincérité, car c'est l'ancien ambassadeur chinois à Paris, Tchang-Ki-Tong, qui le dit dans la préface qu'il a bien voulu écrire pour le livre de M. Raquez. Voici un extrait de cette préface :

« Quant à moi, écrit-il, je souhaite que tous les voyageurs ressemblent à celui qui vient de passer de longs mois au milieu de nous. Le public européen connaîtrait mieux notre pauvre Chine et son paisible peuple, considéré plus que jamais comme quantité négligeable. Il l'apprécierait à sa juste valeur ; il l'aimerait mais non cependant—je l'espère—au point de vouloir la dévorer. »

« Nous ne demandons pas qu'on nous habille, mais nous ne voulons pas que l'on nous déshabille et nous protestons contre les habilleries de certains charlatans qui nous posent sur le visage des moules dont ne nous a pas gratifiés la nature. »

« Un récit sincère de voyageur vaut, à mon sens, infiniment mieux qu'une proposition de désarmement général ou qu'une conférence de la paix. »

« Il saisit l'opinion publique, prévient les méprises et dissipe les malentendus qui, souvent, engendrent la guerre. »

« Les peuples qui habitent notre planète à la fois si vaste et si petite ne sont-ils pas faits pour s'entendre ? Ils s'entendraient, s'estimeraient et s'aimeraient, s'ils se connaissaient mieux. »

« Puisse le livre de Raquez être une solide pierre apportée à cet édifice de la fraternité ! Je lui souhaite tout le succès qu'il mérite. »

« L'auteur du *Pays des Pagodes* ne chante pas la Chine que Bazin nous présentait à l'Opéra Comique :

La Chine est un pays charmant
Qui doit nous plaire assurément !
Partout des sonnettes,
Partout des clochettes ?

« Mais une Chine, vieille de plusieurs milliers d'années et dont l'existence a pour base la vie sociale. »

« Suivez donc Raquez. Disposez de sa pensée, moteur plus rapide que la vapeur ou l'électricité. Il vous fera parcourir, en peu d'instants, le vaste Empire du Milieu. »

« Avec un tel *cicérone* vous ne regretterez pas votre excursion. Donc, bon voyage ! »

* * *

M. Raquez a visité les deux régions de la Chine qui s'opposent l'une à l'autre : la Chine de Hong-Kong, de Shanghai, à demi civilisée par le contact des Anglais, et la Chine intérieure, inquiétante et terrible, où, seuls, quelques missionnaires ont pénétré, au péril de leur vie, et résident, entre les persécutions et les supplices.

Comme il s'embarquait sur le *Han-Kow*, superbe *ferry-boat*, qui devait le conduire de Hong-Kong à Canton, il fut témoin d'un spectacle significatif. Ces bateaux sont divisés en deux parties très distinctes : l'une, confortable, réservée aux Européens, et la seconde, sordide, où les indigènes sont entassés. Défense est faite à ceux-ci de sortir de leur domaine et de franchir le seuil des passagers de première classe. Parfois, cependant, des pirates guettent le *steam-boat* au détour du fleuve, ils l'envahissent, le dévalisent et se sauvent avec leur butin. Pareille épreuve n'a pas été infligée à M. Raquez. Les quatre-vingts ou cent Chinois empilés sur le *Han-Kow* étaient d'humeur pacifique. Au milieu d'eux, se tenait un vieux Céleste, assis dans une chaire improvisée, faite de caisses et de paniers, et qui, les yeux clos, les lèvres crispées, découvrant et recouvrant tour à tour ses longues dents déchaussées, et s'élevant d'un geste lent et régulier de pendule, répandait sur l'auditoire la semence de la parole biblique. C'était un Chinois récemment converti au christianisme et que son zèle de catéchumène muait en apôtre. Ce pont du *Han-Kow* représentait assez exactement et symbolisait, si l'on peut dire, l'état de la Chine, tiraillée entre l'esprit de lucre et d'entreprise des étrangers, la routine et la misère des habitants et l'effort de la propagande évangélique.

Pour se faire une idée de ce que sera l'immense empire dans deux ou trois siècles, quand les mœurs occidentales l'auront envahi, il suffit de parcourir les rues de Shanghai : une sorte de fusion s'y est opérée entre le passé et l'avenir. La ville est agréable, commerçante et prospère ; on y gagne de l'argent et on l'y dépense. Les Anglais vivent un peu à la chinoise, et les Chinois à l'anglaise. Ce ne sont, par les rues, et jusqu'à une heure avancée de la nuit, que noces et festins :

« Un banquet réunit, ce soir, à Foochow Road, plus de trente Chinois et trois Européens parmi lesquels j'ai la chance de me compter. »

« En face de la station de police, le restaurant Yi-ping-chiang. Installation à l'européenne, cuisine, service à notre instar. De grandes salles pour banquets, d'autres, moins grandes, pour groupes d'une vingtaine de couverts, des cabinets particuliers. Tout est plein. Dans les couloirs, une animation comparable à celle de nos grands restaurants du boulevard au moment du coup de feu. De toutes les salles s'échappent des miaulements de chanteuses, des grincements de *Hou-djin* ou des pizzicatis de *pipa*. »

« Très *smarts*, les convives, la plupart à longs ongles, aux doigts garnis de bagues étincelantes, et la boutonnière supérieure garnie du petit chapelet en bois de *jiao* ou de cèdre odorant. »

Les convives mangent à l'européenne ; pourtant, ils ne renoncent pas à toutes les coutumes locales : il est de règle que l'on invite, aux agapes de ce genre, de petites danseuses chargées de les égayer.

Ainsi, l'existence s'écoule assez gaîment dans cette cité de luxe. Mais on a l'impression qu'un mur la sépare des provinces plus éloignées.

KODAK.

UNE SANCTION

L'étranger.—Ainsi le jeune Larime est bien reconnu comme un vrai poète ?

Le villageois.—Oui, monsieur, à tel point que pas un marchand ne voudrait lui avancer pour la valeur de cinq cents.

MOT D'ENFANT

La mère.—Comment, Lili, c'est ainsi que tu te conduis après avoir fait ta prière pour être une bonne petite fille toute la journée...

Lili.—Je n'avais pas cela dans l'idée quand j'ai fait ma prière.

IL Y A PROGRES

La petite Lili assise sur les genoux de son père, se contemple longuement dans un miroir à main, puis se tournant vers le papa :

—C'est le bon Dieu qui m'a faite ?

—Oui, mon enfant.

—C'est lui aussi qui t'a fait ?

—Oui.

—Eh bien, conclut Lili après une pause, le bon Dieu travaille bien mieux maintenant qu'auparavant.

HELAS !

Ondine.—Est-ce vrai qu'où sans l'intrépidité d'un baigneur tu te noyais à Sainte-Agathe ?

Lucienne.—C'est bien vrai. Seulement je n'ai pas de chance : le sauveteur est un homme marié.



IV

... Et le ciel compte un ange de plus.